Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 15 (1882)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

société corrompue, pour vivre saintement, il fallait sortir du monde. De cette idée naquit le monachisme, auquel saint Benoit donna le premier une règle fixe.

Les années qui suivent le concile de Nicée sont, on le sait, l'âge d'or de la littérature chrétienne. Les grandes assemblées ecclésiastiques de cette époque formulent scientifiquement la foi de la communauté, la dogmatique se précise et s'affirme.

Les chapitres que M. Chastel consacre aux célèbres débats théologiques qui caractérisent cette période de l'histoire ecclésiasque ne sont pas les moins intéressants de son livre. Il se meut, en effet, avec une rare aisance au milieu de ces matières ardues et nous transporte sans effort en ces temps si différents des nôtres. Son ouvrage nous présente, sous une forme attrayante, le résumé de connaissances très étendues, les fruits d'une vaste lecture et de laborieuses recherches. Il sera lu avec plaisir et profit non seulement par les théologiens, mais encore par tous ceux qu'au grand siècle on appelait les honnêtes gens; aussi espérons-nous qu'il trouvera, auprès du public lettré, l'accueil distingué auquel il a droit. H.-M.

PHILOSOPHIE

Emile Duboux. — La physique de Descartes[1].

I. Ce n'est pas de la philosophie, mais de la science cartésienne que traite cette brochure. L'auteur en est un savant « dont la carrière fut bien courte, et qui a laissé bien des regrets. » M. Duboux présenta cette étude, il y a environ dix ans, à la Faculté de médecine de Paris, comme thèse de doctorat. Le titre en était alors : *Etude sur la physiologie de Descartes*. Celui sous lequel cette dissertation vient d'être éditée nous paraît préférable à tous égards. La physiologie proprement dite n'occupe en effet que le dernier

[1] *La physique de Descartes*, par Emile Duboux, docteur en médecine de la Faculté de Paris. — Brochure in-8 de 85 pages. Lausanne, Georges Bridel, 1881.

tiers de l'exposition, et peut-être serait-il bien anticipé de vouloir trouver chez Descartes cette science au sens actuel du terme. Nous savons en effet que pour Descartes « toute la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale. »

On peut s'étonner de ne pas trouver cette classification des sciences dans l'opuscule de M. Duboux ; elle eût introduit un peu plus d'ordre dans son exposition. Il faut sans doute nous rappeler que nous n'avons devant les yeux qu'une thèse ; tout y est condensé dans de brefs alinéas. Mais la pensée aimerait y trouver des points de repère plus visibles ; il est à regretter que quelques titres de paragraphes ne montrent, quand ce ne serait qu'aux yeux, la marche de la dissertation.

L'ordre que suit l'auteur est un ordre purement logique. Dans une sorte d'Introduction il part du fait le plus général, du doute méthodique de Descartes. De la logique il passe à la théodicée pour s'élever de là à l'ontologie et à la fameuse théorie de la substance ; de là il redescend naturellement à l'étude des substances particulières et des phénomènes concrets ; or ces phénomènes sont de deux sortes : psychiques et matériels ; ces derniers à leur tour, pour être connus, doivent devenir psychiques, c.-à-d. être soumis aux lois de la pensée. ; l'étude de ces lois constitue ce que Descartes appelle la mathématique, qui comprend la géométrie et la mécanique. L'étude de la mécanique cartésienne forme en quelque sorte la première partie de la thèse. Mais de l'étude du mouvement en soi, l'auteur passe à ses effets ; de là une seconde partie, la cosmologie, où M. Duboux expose les célèbres théories des tourbillons et de la formation des mondes, qui successivement modifiées par le père Cartel, Buffon et Kant ont donné le jour aux hypothèses grandioses de Laplace. Un troisième pas nous rapproche encore plus des phénomènes concrets ; nous avons ici la physique proprement dite, et l'exposition des premières théories mécaniques de la chaleur, de la lumière et du magnétisme, dont la science moderne fait si grand bruit. Nous arrivons enfin à la biologie, aux idées embryogéniques de Descartes, à ses théories

des esprits animaux, des sensations, en particulier de la vue et des bêtes machines.

On peut voir par ce résumé, tout général qu'il est, que le caractère de cette étude est avant tout synthétique. Nous partons du général pour arriver au particulier ; nous allons de l'abstrait au concret, de la logique à l'anthropologie, en gravissant les divers degrés de cette échelle que Descartes a élevée sur les ruines de la scolastique. Nous devons savoir gré à l'auteur de cette déduction rigoureuse qui nous montre dans toute sa grandeur le génie constructeur de Descartes.

II. Aussi bien, le but de l'auteur est-il tant soit peu apologétique ; il a voulu montrer que la science moderne relève directement de Descartes, que c'est dans sa physique qu'on doit chercher les premiers germes des théories mécaniques actuelles, des phénomènes physiques, chimiques et même biologiques. « La science moderne, dit l'éditeur, n'a d'autre objet que de remplir le programme de Descartes et de justifier ses anticipations. » « Plus la science marche plus elle se rapproche de Descartes, » conclut l'auteur. Mais est-ce à dire que ce soit là la solution définitive? Le mécanisme à outrance explique-t-il véritablement tous les phénomènes matériels? Dans ce siècle où l'on réclame des faits et rien que des faits, il est curieux de voir la science tout entière reposer sur un postulat métaphysique ; qu'est-ce que cette force qui est l'essence de la matière? Qu'est-ce que cet éther, agent impondérable qui vient, à point nommé, expliquer les phénomènes physiques? Il est vrai que cette notion de la force relève plutôt de Leibniz que de Descartes ; mais le dynamisme se conçoit-il mieux que le mécanisme?

D'ailleurs, au point de vue purement spéculatif, le mécanisme de Descartes, fondé sur sa notion de la substance, offrait un réel danger : celui du panthéisme. Mais est-ce à dire que Descartes y ait versé aussi pleinement et aussi consciemment que semble le dire M. Duboux, qui lui en fait d'ailleurs un véritable mérite. Par là, dit-il, il a « ouvert la voie et montré le but à cette légion de travailleurs qui, depuis Malebranche et Spinosa, cherchent à concilier la diversité des phénomènes avec l'unité de la substance. » Sans doute Descartes dépeint la substance, « une chose qui existe

en telle façon qu'elle n'a besoin que de soi pour exister » et qu'à proprement parler il n'y a que Dieu qui soit tel ; mais il maintient aussi le terme pour les choses créées et dès lors l'étendue et la pensée ne sont pas, comme le dit l'auteur, deux attributs de la substance unique, mais les deux modes des substances créées. M. Duboux a étudié l'ontologie cartésienne à la lumière du panthéisme spinosiste et il a prêté au maître les aberrations postérieures du disciple.

Il faut en effet remarquer quelques hésitations dans cette introduction, et toute une tendance à voir Descartes sous le jour de conceptions philosophiques d'autres écoles ou d'autres siècles. C'est encore le cas pour la théorie de la connaissance, où l'auteur fait de Descartes un parfait subjectiviste et, dans un siècle éminemment dogmatique, un digne émule du sage de Königsberg. Signalons aussi une contradiction dans l'exposition de la méthode cartésienne, où l'auteur semble admettre deux criterium différents de la vérité, le doute et l'évidence, oubliant que le dernier seul est possible et que le premier n'est qu'un moyen purement méthodique d'y arriver. Il expose également une des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu sous une forme douteuse : si l'être existe, il a toujours existé ; avec cela, il ne serait pas actuellement... mais c'est justement ce qui est en question ; il y a là une pétition de principes.

Ce ne sont là d'ailleurs que des réflexions préliminaires ; la partie scientifique est autrement importante. On ne peut trouver d'exposé plus complet, plus méthodique et plus clair de la physique de Descartes, c.-à-d. de ses recherches sur le monde et ses causes,... l'auteur ajoute : son but ; mais nous savons que Descartes éliminait des sciences empiriques la recherche des causes finales. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas exposé dans la cosmologie l'idée cartésienne de la matière subtile d'où nos physiciens modernes semblent avoir tiré leur éther. On peut s'étonner aussi de ne pas trouver plus claire, dans la partie biologique, la description du cœur et de la circulation du sang ; on aurait désiré enfin dans la psychologie quelques mots sur la formation des idées, en particulier des idées factices, qui se rattachent directement aux fonctions cérébrales.

Les qualités tant scientifiques que philosophiques de cette dissertation doivent nous faire doublement regretter la perte de leur auteur. Une pensée généreuse anime cette étude, et si l'auteur voit parfois Descartes au travers des verres grossissants de son enthousiasme, il a su reporter nos regards fatigués des vapeurs de la spéculation d'outre-Rhin vers celui qui est à la fois le père de la philosophie et de la science contemporaines. On peut bien attaquer l'esprit français comme superficiel et incapable de grandes conceptions, mais, comme l'a dit Cousin, « la France peut répondre qu'elle a donné Descartes à l'Europe et à l'humanité. »

J. E. N.

FAITS DIVERS

Statistique du personnel étudiant dans les facultés de théologie de l'Allemagne.

On sait la diminution inquiétante qui s'était produite, surtout à partir de 1860, dans le chiffre des étudiants en théologie de la plupart des pays de l'Europe. Parmi les pays protestants, le plus fortement atteint de cette pénurie a été l'Allemagne, et en particulier la Prusse. De 1100 environ qu'il était en 1861 , le nombre total des jeunes théologiens prussiens en cours d'études était descendu en 1871 à 680. Pendant l'hiver 1876-77, il n'était même plus que d'environ 560 (non compris les étudiants des nouvelles provinces). Arrivé à ce point, le mouvement descendant s'est arrêté. Dès lors, le chiffre n'a pas cessé de s'élever progressivement de semestre en semestre. La réaction en faveur des études théologiques a même suivi une marche si rapide qu'en été 1881, soit au bout de 5 ans, le chiffre de l'année 1861 s'est trouvé de nouveau atteint. On comptait, ce semestre-là, 1107 étudiants originaires des anciennes provinces du royaume, y compris ceux qui faisaient leurs études dans des facultés non prussiennes. Il semble même que la Prusse soit actuellement en avance sur les autres contrées de l'Allemagne : le nombre des étudiants y est à celui des paroisses comme 1 est à 6.